

Le songe

Jean Boisjoli

Numéro 84, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisjoli, J. (2000). Le songe. *Moebius*, (84), 23–25.

JEAN BOISJOLI

Le songe

*Tu es né mêlé à moi comme à l'archaïque
lumière les eaux sans pesanteur,
Tu es né loin de moi comme au bout du soleil
les terres noyautées de feu,
Tu nais sans cesse de moi comme les mille bras
des vagues courant sur les mers toujours étrangères.
(Rina Lasnier — Présence de l'absence)*

je te serre dans l'assurance de mes bras
ta nuque sommeille dans le creux de mon coude
je te transporte vers une dune solitaire
sous une tonnelle blanche
à l'ombre des bougainvillées roses et mauves
et te dépose délicatement
dans un hamac de sable argenté
suspendu aux étoiles
j'entends la naissance de tes grandes ailes blanches
que je replie sur ta poitrine
sur ton collier de turquoises

un ange protecteur s'est glissé sur mon épaule
il me chante les paysages de ton abandon

la lumière femelle
de la lune croissante
fait frémir
la riche moisson de ton ventre

paupières baissées
tu t'ouvres
aux mirages du firmament
tu m'offres
le bourdonnement de tes lèvres
le bruissement de tes narines

je décroise tes ailes
les dépose doucement de chaque côté
sur le sable rassurant
j'ouvre ton cœur tout grand
et y vois
délicatement ficelés d'une exquise dentelle de soie
dorée
soleil, sable
mer, ciel
mangues, papayes
pastèques, crustacés
sarde grillée, bananes flambées
palmiers, orangers
cœurs, lèvres
croupes, hanches
extases, splendeurs

allongé au contre-jour de tes pensées
je te respire
et sens
ô de si près
tes paysages foncer sur moi

sur ta poitrine
deux merles Eratô et Melpomène
couchés sur le dos
soufflent, palpitent, murmurent et
rèpètent mon nom

je ne parviens pas
à m'arracher
au terroir de ton corps
étourdi je chancelle
mon regard titube

c'est mon profond désir de toi
qui me dicte
que je suis
vivant

dans tes yeux aux reflets d'émeraude
je vois les teintes irisées
de la toile de fond
de cet océan

dévêtu
je plonge
dans le grand sexe
entrouvert
de ta mer
aux confins de la terre
là où
le ciel se mute
tombe dans l'eau
et se tranche
sur la fine lame
de l'horizon

du bout de ses rayons meurtris
le soleil s'accroche
à la barre du jour
il saigne sa dernière saignée
étend sa nappe bourgogne
dans cette mauve éternité
d'avant notre été